

Le feu chantait dans l'âtre, et un grillon, caché sous les pierres, l'accompagnait en sourdine, mais toute la joie de la maison s'était réfugiée là, dans ce coin illuminé. Il n'y en avait plus dans le cœur du meunier, ni même dans les yeux de Francine.

Une grande fille maintenant, que Francine, et une belle fille aussi, avec ses opulents cheveux dorés, ses clairs yeux bleus et sa taille fine emprisonnée dans un pauvre casaquin soigneusement reprisé.

Le meunier songeait à ses protégés de jadis, au bûcheron et à sa famille, depuis bien longtemps disparus du pays, et dont le souvenir lui était, sans doute, apporté par cette date anniversaire avec les flocons légers se collant aux vitres. Il y avait douze ans, déjà ! que, par un soir froid comme celui-ci, et par un temps pareil, il avait été porter de quoi se reconforter aux malheureux, dans leur cabane, à l'orée du bois.

Il avait fait une double bonne action dont sa conscience ressentait encore de l'aise, mais dont, tout de même, le ciel ne l'avait guère récompensé.

La pauvre Rose était morte il y avait six ans, et, depuis, tout allait de mal en pis à son moulin, parce que, étant tombé malade de chagrin et de fatigue, il avait, bien malgré lui, laissé périliciter ses affaires, et qu'ensuite, le découragement étant survenu, il n'avait plus eu la force de réagir et de lutter efficacement.

Maintenant, il en arrivait à ne plus savoir que faire pour sortir d'embarras et empêcher la vente de son moulin, dont la roue jaseuse avait jadis battu, pendant les heures de paix et de joie, à l'unisson de son cœur.

Qui aurait jamais cru cela, qu'un jour viendrait où il serait presque aussi malheureux que Pierre Tressen ?

Où irait-il ? que ferait-il ? et que deviendrait Francine, sa pauvre petite Francine, pour qui, autrefois, il rêvait un mari exceptionnel, très beau et très riche, lorsque l'huissier aurait saisi et vendu son moulin ?

Jamais la tristesse ne s'était, aussi lourdement que ce soir, appesantie sur le cœur de Jacques, et il pleurait sans que sa fille le vît, lorsque, tout à coup, deux coups furent frappés à la porte. Peut-être venait-on opérer la saisie...

V

—Bonjour la compagnie ! dit joyeusement en entrant celui qui venait de frapper. C'est bien ici, n'est-ce pas, le moulin à Jacques Lesueur ?

—Oui, monsieur, répondit Francine en rougissant soudain, car elle reconnaissait dans ce visiteur un jeune homme que, depuis quelques jours, elle rencontrait journellement sur son chemin, dans le village, et qui la saluait, chaque fois, respectueusement, comme il eût fait pour une demoiselle de la ville.

—Et je suis Jacques Lesueur, ajouta le meunier, étonné. Qu'y a-t-il pour votre service ? N'est-ce pas, ajouta-t-il avec un accent de profonde tristesse, l'huissier qui vous...

—L'huissier ? interrompit le nouveau venu, comprenant à demi mot ; vous croyez que je suis un clerc, peut-être ?

—Dame !

—Dieu m'en garde ! répliqua-t-il en riant.

—Alors, reprit Jacques, soudain rasséréiné, qui êtes-vous, sans vous commander ? Approche une chaise, Francine, que nous puissions causer. Vous voulez bien vous asseoir, je pense, et me dire votre nom.

—C'est bien le moins, répliqua le jeune homme, en tendant au feu ses bottes, après lesquelles restaient accrochée de la neige durcie. C'est-il vrai, continua-t-il en évitant ainsi de se nommer, c'est-il vrai, meunier, que vous voulez vendre votre moulin. J'ai ouï dire cette chose, mais les gens parlent souvent à tort et à travers, et je vais vous dire, comme je veux en acuter un...

—Vous voulez acheter un moulin ? répéta Jacques, abasourdi de cette aubaine inespérée.

—Oui, et j'ai pensé que, peut-être, nous pourrions nous entendre sans avoir recours à des hommes d'affaires. Voyez, je vais droit au but. On parlementera ensuite, s'il le faut. Avant, n'est-ce pas, il faut savoir si c'est vrai que vous voulez vendre ?

—Oui, répondit le meunier, c'est vrai.

—Et, sans doute, vous voudrez un bon prix ? Je suis juste, c'est un fier moulin que le vôtre. Il n'y manque pas une pierre et il fonctionne bien.

—Comment le savez-vous ? demanda Jacques, intrigué, en regardant plus attentivement son vi-

siteur, dont le visage lui rappelait quelqu'un déjà vu, il ne savait où.

—Voilà bien quinze jours que je vogue par là, répondit-il, histoire de m'informer... Il faut se rendre compte, pas vrai ? avant de s'avancer. Et il me convient, votre moulin. J'aime aussi cette grande belle salle...

Il disait aimer cette grande belle salle, mais c'était Francine qu'il regardait, et le cœur de Francine battait très fort. Elle ne savait pas pourquoi.

—Voyons, meunier, reprit-il, combien en voudriez-vous de votre moulin ? Encore que je vous prenne au dépourvu, vous en savez bien la valeur, je pense ?

—Certainement, répondit-il, troublé. Défunt mon père l'a fait construire ; il n'est pas vieux, et il lui avait coûté quinze mille francs, pas moins.

Son cœur se serrait en le disant, pour deux raisons, contraires cependant. D'abord, il y tenait à son moulin, et il aurait le cœur déchiré de le quitter ; ensuite, il craignait que son interlocuteur, quoi qu'il le trouvât à son goût, se récriât sur le prix. Venant aux enchères, il n'atteindrait pas ce prix, et il avait encore de la chance, dans son malheur, de pouvoir s'en défaire à l'amiable, parce qu'il lui resterait au moins un reliquat pour attendre de trouver du travail, dans un autre moulin, hélas ! Et il était tellement ému qu'il n'osait plus regarder le jeune homme.

—Va pour quinze mille francs ! s'écria celui-ci. Je ne trouve pas qu'il y ait à discuter. Quand est-ce que vous le vendez ?

—Le... plus tôt possible. Puisque vous vous êtes informé, vous devez savoir que j'y suis forcé.

—C'est vrai, mon bon Jacques.

Son bon Jacques ? Que signifiait cette familiarité, doublée d'une manifeste sympathie ?

—C'est vrai, reprit-il. Seulement... je vais être franc, tenez ! J'ai grande envie du moulin, mais je ne suis pas meunier. C'est un métier qu'il me faut apprendre, étant, de mon état, patron galochier. J'ai des ouvriers, mais je m'ennuie dans le pays que j'habite, et je préfère celui-ci, où, déjà, il y a trop de sabotiers et de galochiers pour que je puisse m'y établir avec avantage. Voici quinze jours qu'étant venu ici, chez une parente, je tourne et je vire pour savoir ce que je pourrais entreprendre, et je m'arrête au métier de meunier...

—C'est drôle... murmura Jacques, ne se réjouissant plus parce qu'il le croyait un peu fou.

—Mais, ajouta-t-il, comme j'aurai besoin d'un apprentissage, je vous donnerais bien mille francs de plus si vous vouliez rester au moulin pour m'apprendre...

Francine et son père se regardèrent avec un peu d'inquiétude.

—Votre demoiselle resterait aussi, naturellement. Seulement...

—Seulement, interrompit narquoisement le meunier, peut-être bien devrais-je vous la donner en mariage, car, enfin, les gens jaserait de nous voir comme ça vivre ensemble.

—Eh bien ! c'est justement où je voulais en arriver ! s'écria le garçon, si sérieusement que Jacques en resta abasourdi et que Francine se leva pour dissimuler son trouble subit. Oui, si vous le permettez, je l'épouserai, et même j'en ferai une femme heureuse, allez ! Il y a si longtemps que je pense à elle, si vous saviez ! Des années... Si j'ai travaillé avec énergie, si j'ai été si content de l'héritage que j'ai fait, il y a deux ans, — je suis riche maintenant, — c'est que je songeais à elle, toujours, me disant : Quand nous aurons l'âge tous deux, je la demanderai en mariage...

—Mais je ne vous connais pas ! répliqua le meunier, de plus en plus intrigué.

—Ni moi... ajouta Francine à voix basse.

—Vous ne m'avez donc jamais remarqué sur votre chemin ? demanda-t-il, soudain attristé.

—Je ne sais pas ce que vous voulez, reprit Jacques, mais vous avez tort de vous gausser, car nous sommes malheureux. Demain, ce soir peut-être, l'huissier viendra saisir ici, je puis bien l'avouer, puisque vous le savez... J'ai des dettes...

—Pas autant que moi ! riposta le jeune homme, mais moi, c'est à vous que je dois ! Regardez-moi donc dans les yeux, Jacques. Je vous dois la vie, et plus encore : l'honneur de mon nom. Je suis... Pierre Tressen !

—Pierre Tressen ! répétèrent à la fois le meunier et Francine.

—Oui. Le fils aîné de celui que vous auriez pu envoyer en prison, et que votre générosité a sauvé de la misère et du déshonneur. Je suis votre débiteur, Jacques, vous le voyez bien, et j'augmenterai encore ma dette si vous m'accordez Fran-

cine. Mais j'en paierai les intérêts, je vous le jure, avec tous mes efforts à vous faire, à elle une vie heureuse, à vous une vie tranquille entre nous deux. Je l'aime !...

—Oh ! mon Dieu, murmura Francine, que ses rencontres avec Pierre n'avaient pas laissées indifférente.

—Je l'aime, reprit-il, tandis que le meunier, se croyant le jouet d'un rêve, passait sa main sur son front, je l'aime depuis le jour où, petite enfant, venue avec vous pour nous secourir, dans la hutte que nous habitions, elle me tendit son joli visage à embrasser. Je rêvai d'elle la nuit qui suivit, et tant de fois depuis, que si mon rêve ne devenait réalité à la fin, vrai, j'aimerais autant me détruire.

—Mais c'est comme les romans ! murmura le meunier, pendant que, spontanément, dans un élan de son cœur vers lui, Francine lui tendait la main.

Et Jacques en fit autant, sans penser à essayer deux grosses larmes qui traçaient un sillon sur ses joues enfarinées.

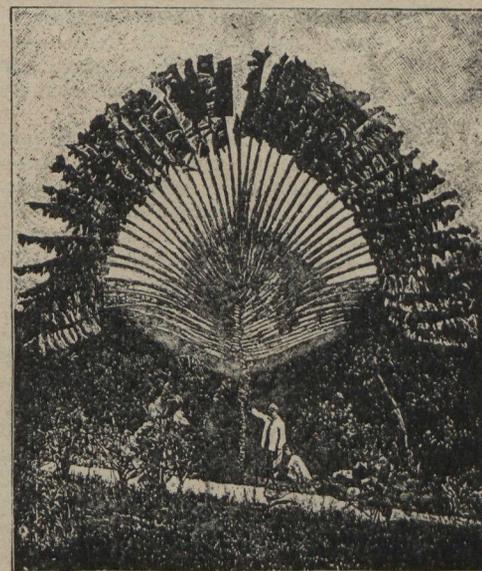
V

Pierre Tressen a soldé tous les créanciers de son beau-père, le moulin a reconquis sa valeur de jadis, et, fidèle à sa promesse, le nouveau meunier continue à payer les intérêts de sa dette, en faisant le bonheur de Francine, devenue sa femme depuis le dernier avril, moins joyeux et moins pimpant qu'eux dans leur jeunesse en fleur.

JEAN BARANCY.

L'ARBRE DU VOYAGEUR

Si la région méridionale de Madagascar se fait remarquer par cette flore épineuse, plus étrange qu'attrayante, que M. Alluaud a récemment décrite, il est d'autres parties de l'île qui offrent des aspects moins sauvages et plus réconfortants. Au nombre des plantes appartenant aux zones privilégiées, on peut citer l'arbre du voyageur (*Ravinala madagascariensis*), de la famille des musacées. Sa tige, son stipe, pour mieux dire, haut de



35 pieds, supporte un magnifique éventail de feuilles gigantesques d'un effet majestueux et pittoresque. Mais si c'est un plaisir de voir la brise agiter doucement les franges de ses feuilles déchiquetées, c'est une jouissance plus appréciable encore pour le voyageur altéré de rencontrer, avec cet arbre, de quoi étancher sa soif ; les gaines foliaires de la plante retiennent en effet une quantité d'eau de pluie considérable, qui conserve toute sa limpidité et sa fraîcheur dans cette sorte de godet naturel.

PRENONS-Y GARDE.

Les rhumes négligés fatiguent et épuisent par leurs quintes, si l'on n'a pas recours au BAUME RHUMAL.